

**AU NOM DU PIRE** *(titre provisoire)*  
de Gaël DUBREUIL

**Prologue** *(Extrait travail en cours)*

Alyssia avait envie de hurler. De toute sa vie, elle ne s'était jamais sentie aussi impuissante. La jeune maman se leva brusquement. Avec la sobriété d'un marathonien épileptique, elle recommença à faire les cent pas, jusqu'à que la douleur intense dans les jambes ne la contraigne à se rasseoir. Un manège répété inlassablement depuis des heures dans une chambre d'hôpital ne se prêtant que moyennement à cet exercice. Des heures qu'elle ingurgitait kilomètres de linos et litres de ce que la machine osait appeler café. Tourner comme un lion en cage, gobelet en main offrait une utilité limitée, Alyssia en avait bien conscience, mais la nécessité d'agir, d'occuper ses doigts était plus forte. Deux jours qu'elle était coupée de sa fille, que la frontière de plastique de la chambre d'isolement l'empêchait de caresser ses cheveux, de déposer un simple baiser sur sa peau rosée et potelée qui lui manquait tant ! Dans cet hôpital pas assez vaste pour recevoir toute sa douleur, la capitaine de police Alyssia Veujoz ne pouvait se résoudre à voir sa petite Lou enfermée dans une bulle stérile. Il y avait quelque chose d'incongru à tourner autour comme un poisson triste hors du bocal.

Une sonnerie attira son attention. Ses yeux usés de fatigue et d'inquiétude pivotèrent sur-le-champ vers le petit lit d'enfant. Sa fille n'avait pas bougé. Elle somnolait paisiblement, son vieux doudou pendant lascivement à son bras. Une image qui aurait paru touchante ou pour le moins apaisante s'il n'y avait en toile de fond ce virus. La sonnerie se fit plus insistante. Les paupières de Lou papillonnèrent vaguement puis se refermèrent aussitôt, abruties par l'épuisement et la maladie. Elle avait pourtant le sommeil si léger d'habitude, qu'un baiser ou un simple craquement de parquet pouvait la réveiller. Alyssia tourna sa tête vers l'autre lit, d'adulte celui-ci. Olivier, le deuxième locataire de « cette suite trois étoiles », cherchant à s'asseoir, venait d'arracher ses électrodes. Alyssia salua son collègue :

« Comment vas-tu ce matin, Olivier ?

Le quadragénaire redressa lentement son imposante stature.

- Il paraît que l'on se sent plus vivant lorsqu'on est au bord du précipice. Logiquement je devrais avoir une patate d'enfer. »

Ayant posé les deux pieds sur le sol, Olivier se leva non sans mal. Puis debout, à l'image d'un nouveau-né faisant ses premiers pas, il lâcha la barre du lit, vacilla, se rattrapa d'un coup de rein, et pour la première fois, croisa le regard inquiet d'Alyssia.

« Nathalie a toujours affirmé que j'étais un être équilibré. Comme quoi je ne suis pas le seul à dire des conneries. Ma femme aussi. »

Visage de cire sculpté par l'effort, Olivier fit quelques pas. Malgré la maladie, l'enquêteur restait déterminé à garder un semblant d'autonomie. La pratique du rugby avait forgé chez lui un caractère d'acier trempé que des années sur le terrain n'avait pas policé, bien au contraire.

« Qu'est-ce que tu penses de mon nouveau costume ? »

Avec autant de nonchalance que la fatigue lui permettait, il insuffla de sa main un petit mouvement à sa blouse d'hôpital inmanquablement ouverte à l'arrière.

- Sexy, non ? Parfait pour mon rôle de décomposition. »

Alyssia ne put s'empêcher de sourire, l'O.P.J.<sup>1</sup> Olivier Duperret était connu, et parfois détesté pour son humour bien à lui. Il en avait d'ailleurs retiré, non sans fierté, le doux surnom de Jason Bourde.

« Et comment va ta filleule ? »

Face à l'ampleur du virus, les individus infectés avaient été cantonnés dans un unique service et Olivier devait à son double statut de parrain et de policier, la faveur de partager sa chambre avec la fille du capitaine Veujoz. L'enquêteur nouvellement promu travaillait désormais dans une autre unité au même grade qu'Alyssia. Le choix de son ancien adjoint pour parrain avait été une évidence pour la jeune maman, le lien qui les unissait allait bien au-delà de leurs années de collaboration. La disparition du lien hiérarchique entre eux avait en outre facilité cette décision. Et plus que tous, en l'absence du père, ses grands bras musclés pouvaient être d'un immense secours.

Olivier s'approcha du lit surélevé, celui-ci paraissait bien vaste pour accueillir le corps endormi de Lou. Le policier passa sa main à travers les barreaux, posa une paume apaisante sur son front. L'enfant réagit à peine. Malgré la distance et le plastique qui les séparait, Alyssia pouvait deviner la fièvre qui émanait de ce petit être fatigué. Olivier se releva, lui fit un clin d'œil : « Elle va bien. » Alyssia inclina la tête pour le remercier. Un geste qui lui permettait également de dissimuler les traits de son agacement, partagée qu'elle était entre reconnaissance et jalousie. Elle aurait tant voulu pouvoir rassurer sa fille elle-même. Le contact avec Lou lui manquait tellement. Que n'aurait-elle pas donné pour être à la place

---

<sup>1</sup> O.P.J. : Officier de Police Judiciaire

d'Olivier ! La jeune maman se mordit les lèvres. Son ami comme sa fille étaient à l'isolement luttant à chaque instant contre un puissant virus inconnu.

Derrière cette bulle stérile qui la séparait de sa fille et de son adjoint, toute l'ampleur de sa défaite. Le visage dramatique et personnel de la pandémie qu'elle n'était pas parvenue à endiguer. Si seulement elle avait fait preuve de discernement... La contagion de populations entières était une affaire d'heures ou de jours selon les spécialistes. Or rien ni personne ne paraissait en mesure d'empêcher cette hécatombe. Comment avait-elle pu laisser faire ça ? Les remords sont comme les virus, ils se propagent avec rapidité, aimant affecter les corps et les âmes fatiguées. L'enquête sur la mort des S.D.F. datait d'à peine une semaine, il lui semblait qu'une année s'était écoulée. Alyssia avait remonté la piste de l'éco-terroriste à l'origine de l'attentat biologique, elle était même parvenue à le débusquer. Mais, elle l'avait laissée s'échapper !

À présent, elle préférait rester terrée à l'hôpital plutôt que poursuivre la traque. Implacable, la pandémie gagnait du terrain et chaque seconde d'inaction faisait le jeu des fanatiques qui avaient propagé le virus. La vérité c'était qu'Alyssia avait peur. Peur de laisser sa petite Lou seule. Peur de ne pas être à la hauteur. Peur de perdre, de tout perdre. Quelques jours avaient suffi pour ébranler chez elle toute forme de témérité, gagnée par la conviction qu'il n'est pas nécessaire de croire en Dieu, pour redouter l'apocalypse.

Malgré le virus, Olivier n'avait rien perdu de son acuité, percevant immédiatement la nature du conflit qui rongait sa collègue :

« J'aimerais tant t'aider, Alyssia.

La capitaine Veujoz leva les yeux au ciel. C'était le monde à l'envers.

- On te demande de ne rien faire, Olivier !
- C'est bien le problème. J'ai l'impression d'être un spermatozoïde dans un préservatif. Derrière ce foutu plastique, je me sens d'une inutilité rare.
- Tu as le don des comparaisons !
- Que veux-tu ? L'humour est le système immunitaire de l'esprit, je me soigne comme je peux.

Alyssia hocha la tête.

- Commence par retrouver ton lit, Olivier. Cela te ferait le plus grand bien.
- Toi aussi. Comment veux-tu être crédible sur le terrain avec les valises que tu as sous les yeux ? Attention vous êtes cernés ! Euh... vous aussi.

- Je vais mettre cette blague aussi nulle qu'archaïque sur le compte de la fatigue.
- Et la tienne, on en parle ?
- Je me reposerai quand je serai morte.
- Prem's !
- Va te coucher, Olivier ! La fièvre te fait dire des conneries !

Bien qu'il lui en coûtât de donner raison à son amie, le policier ne pouvait ignorer son état de faiblesse. Il jeta un dernier coup d'œil à sa filleule et repartit en direction de son lit. La petite Lou, n'avait pas bougé, à peine s'était-elle abandonnée à quelques babillages dans son sommeil.

- Depuis quand j'ai besoin de fièvre pour dire des conneries ? Et au risque de me répéter : toi aussi, tu as besoin de repos !
- Quand j'aurai attrapé les salauds qui... Olivier, ça va ? »

Le robuste officier de police s'agrippa au rebord du lit afin de laisser passer le vertige. En temps normal, il appréciait les joutes verbales qui l'opposaient à Alyssia, mais aujourd'hui l'exercice l'épuisait. Il fit un signe qui se voulait rassurant et s'allongea, crispé sur le matelas.

Soudain, Lou cria. Aussitôt, presque à l'unisson, une alarme retentit. Alyssia vit le corps de sa petite Lou se mettre à trembler dangereusement. Sa fille semblait suffoquer. Alyssia hurla à son tour, interpellant avec vigueur Olivier, tout en se précipitant sur le bouton d'urgence. Puis, elle ouvrit avec rage la porte. S'éloigner de la chambre paraissait inconcevable, la jeune maman se contenta de passer la tête dans l'encadrement, s'époumonant à donner l'alerte à un couloir désespérément vide. Les secondes s'écoulaient avec une lenteur qui n'avait d'égale que la violence métronomique des soubresauts de sa fille. Le regard d'Alyssia ne cessait de faire la navette entre les corridors et la chambre. « Olivier ! » Lui crier dessus ne servait à rien, mais la capitaine Veujoz ne put s'empêcher de le faire. Le policier s'était relevé non sans mal et évoluait du mieux qu'il pouvait dans cet espace confiné. Alyssia, dont la panique n'était pas loin de basculer dans l'hystérie, s'enfonça dans le dédale de couloirs en quête de secours.

Rapidement, Alyssia revint sur ses pas. Elle lut dans les yeux d'Olivier un effroi qui fit aussitôt écho à sa terreur intérieure. Les convulsions de sa fille étaient plus fortes encore. N'y tenant plus, Alyssia se précipita vers l'entrée du sas. Il était temps de s'affranchir de la procédure. Olivier obstrua l'ouverture afin de l'empêcher de commettre l'irréparable. Pénétrer dans cet espace s'était se mettre immédiatement en contact du virus.

« Alyssia !

- Olivier, laisse-moi passer. Lou. C'est au-dessus de mes forces. Elle a besoin de moi !

En dépit de l'épuisement, Olivier faisait bloc.

- Elle a besoin de toi vivante. Alyssia, si tu passes tu meurs !
- Vivre sans elle ?! Je veux la prendre dans mes bras au moins une dernière fois.
- Il n'y aura pas de dernière fois, tu m'entends. Les médecins arrivent. Alyssia regarde-moi ! »

Mais la jeune maman n'écoutait plus. Elle ne voyait que les grands yeux de Lou. Deux grosses billes emplies de larmes de sa fille désespérant de ne pouvoir être consolées. La peur, la douleur de voir ainsi sa fille souffrir avaient remplacé toute forme de raison. À travers la paroi étanche, Olivier essayait de la maintenir à l'extérieur coûte que coûte.

« Alyssia, non ! On a besoin de toi dehors. Il faut que tu continues... »

Olivier ne parvint pas à finir sa phrase. Épuisé, il se sentit partir. Dans un dernier sursaut, il tenta de se rattraper aux barreaux du lit avant de s'affaler de tout son long. Désarçonnée par la chute de son ami, la capitaine Veujoz resta un temps interdite devant son monde en train de s'écrouler.